

Les Hirondelles à Mauléon

Si vous utilisez cet article,

merci de citer la source :

Association Ikerzaleak

Maison du Patrimoine

64130 Mauléon Licharre

<http://ikerzaleak.wordpress.com>

D'où vient le nom « hirondelles » ?

C'est l'association patrimoniale souletine IKERZALEAK, nouvellement créée en 1985, qui utilisa pour la première fois ce terme d'hirondelles dans son premier ouvrage « 150 ans d'espadrilles à Mauléon » de 1986, reprenant l'expression d'une Mauléonaise d'origine espagnole. Cette dernière évoquait « ces premières bandes de jeunes filles appelées Aragonaises ou hirondelles (marquant) le souvenir des témoins ». Ce nom d' « hirondelles », repris par différents ouvrages (comme en 2013 par l'étude sur « L'industrie sandalière en Haut Vallespir et Basse-Soule » de Nathalie Cabanas, p.57), se serait popularisé, dans les années 1985-86 pendant la campagne de collectage de témoignages oraux par l'association Ikerzaleak, en lien avec les élèves de Mme Jeanneret au collège Argia. L'objectif était alors de préparer une exposition et un livre. En 1999-2001, la Mairie de Mauléon, le Centre culturel Uhaitza, la Mission locale rurale et l'Office de tourisme, étudièrent la migration des femmes espagnoles vers Mauléon dans les années 1870-1930. C'est dans cette période que le nom d' « hirondelles » fut vraiment popularisé. Jusque là, on avait désigné ces jeunes immigrées sous d'autres noms.

-En 2001, le maire honoraire Jean Lougarot de Mauléon, préfaçant l'ouvrage « Mémoires d'hirondelles » de Véronique Inchauspé, publié par Uhaitza et Ikerzaleak, rappelait « un roman, aujourd'hui oublié (décrivant) le séjour et les rencontres d'un employé des Postes étranger au pays et nommé à Mauléon au début du XXe siècle » Ce dernier écrivait : « Dans les derniers jours de l'automne, on vit arriver par toutes les routes qui descendent du Sud, des bandes composées surtout de jeunes filles. Chacune d'elles porte, pour tout bagage, un minuscule balluchon enveloppé dans un mouchoir et est aussi munie d'un mobilier peu encombrant : un petit banc en bois blanc qui a servi de siège, durant les haltes d'un interminable voyage à pied à travers la montagne... Le responsable de la caravane connaît déjà la cité pour y avoir passé plusieurs saisons. Il conduit son groupe vers la maison habituelle, loue la chambre où l'on s'installe pour cinq ou six mois, à huit, dix ou douze. La nuit, on couche à même le sol ou sur de mauvais matelas, serrés les unes contre les autres. Ces fourmis, plus laborieuses que celles de la fable, font des économies l'hiver et, les beaux jours revenus, reprennent le chemin du retour, le balluchon démesurément grossi par les emplettes qu'elles ont pu faire... »

Dans ses « Excursions en France » (Paris 1909), Henri Boland utilisait une autre expression pour ces « femmes, en majorité Espagnoles, qui quittent Mauléon au 1er mai, rentrent chez elles se livrer aux travaux des champs, et reviennent du 15 octobre au 1er novembre ; ce sont les « saisonnières » que les gens du pays appellent poétiquement les « palombes d'hiver ». Saisonnières ou palombes –comme on le voudra, les deux termes sont également jolis –elles

Les Hirondelles à Mauléon

s'établissent en grand nombre dans la vallée, s'y marient, y font souche, de sorte que le type souletin devient de plus en plus une mixture de Basque, d'Espagnol et de Béarnais ».

Celles qui sont devenues aujourd'hui les hirondelles étaient surtout connues à Mauléon et dans quelques villages de Navarre et d'Aragon d'où elles étaient parties. Il semblerait que leur histoire soit en train de populariser dans tout le pays basque. Samedi 14 janvier dernier une conférence qui leur était consacrée au Musée basque de Bayonne a attiré près de 70 personnes. Durant cette année 2017, deux documentaires inspirés de leur histoire devraient être tournés sous la direction de Placido Sanchez un réalisateur de Saragosse. On peut espérer que les hirondelles auront aussi leur place dans le futur « atelier de l'espadrille » à Mauléon si controversé.

Les traces des hirondelles à Mauléon

Des noms de famille toujours bien présents

Autrefois Espagnoles, « fourmis », « palombes d'hiver » des années 1910, elles sont aujourd'hui devenues nos « hirondelles », ainarak en basque ou golondrinas en espagnol. Ma fréquentation de leurs descendants et descendantes remonte aux années 1960-80 de mon enfance à Mauléon, quand je montais jusqu'au quartier de la Haute-Ville. Mon nom de famille, Larroque, y était alors souvent espagnolisé en LARROCA par les parents de mes amis d'enfance. Cela était bien naturel pour des personnes dont les noms de famille étaient Lamperez, Ayerdi, Lopez, etc..., J'avais déjà la preuve de la forte empreinte espagnole de notre capitale souletine.

Cette hispanisation est la conséquence de l'histoire des hirondelles dont la première trace est d'abord anthroponymique. On peut s'en rendre compte par la consultation de l'annuaire téléphonique 2016 de Mauléon-Licharre : sur les quelques 1500 noms d'abonnés mauléonais, j'ai pu compter que près de 10 % étaient des noms espagnols, à savoir 93 noms de famille d'origine navarroise ou aragonaise :

-Alarcos, Alastuey, Alvarez, Amigo, Anacleto et Anso, Arabarco, Arche, Asnarez, Ayerdi,

-Baque et Barcos, Barrena et Berenguer, Blanco, Blanzaco et Blasquiz, Borau,

-Canudo et Carasco, Castello et Castillon, Diarte et Duarte, Dominguez,

-Echeverria et Elizondo (nom basco-navarrois comme nous avons Elisondo en Soule et Pays Basque du Nord), Erreguible et Espinosa, Esteban et Esteves,

-Fernandez et Figueroa, Galé, Garasa et Garcia, Gimenez, Glaria, Gomez, Gonzalez et Goya,

-Hualde et Hunez, Ibanez et Indacochéa,

Indurain et Iribarren, Jaca et Jasa, Jimenez,

-Lacasia, Lafuente et Larroca, Lasiosa et Lasausa, Lamperez et Llopis et Lopez,

-Martinez et Melendez, Mena et Mendive, Minguez et Muriel, Morillo et Murillo,

-Nicolao et Noriega, Nova et Novillas,

-Orduna, Ostiz

- Pérez (dont la famille de Roman, fils d'hirondelles évoquée plus loin) et Petriz, Prieto et Pujolar, Rio et Rioja, Rodrigo, Rodriguez et Ruiz,

-Samper et Sanchez, Sera, Serrano et Sola, Tanco,

-Ugarte et Uribesalgo, Villanoa et Villanua, etc...

Les Hirondelles à Mauléon

On retrouve 11 de ces noms espagnols sur le monument aux morts de 1923 parmi les 88 « morts pour la France » Mauléonais de 1914-18 : il y a 2 Barcos et 2 Carrouesco, Barace, Bescos, Baldomero, Borau, Clemente, Bolondo, Garces, Martinez et Rodrigo.

Ils ont bien mérité la reconnaissance de la France, autant que les 12 autres noms espagnols que l'on trouve parmi les 34 « morts pour la France » de 1939-45 : Jasa et Jimenez, Sanchez et Gonzalez, Rodriguez et Caverro, Perez et Anso, Morillo et Serrano, Lopez et Platon. Le républicain Julio Lopez reste présent dans la mémoire collective grâce au mémorial de Montory qui lui a été dédié pour sa participation aux combats de la libération de la Soule en 1944.

On voit bien que la communauté espagnole, venue à Mauléon à la suite des hirondelles des années 1870 à 1930, a bien laissé son empreinte toponymique à Mauléon. Cela justifie bien le titre du mémoire de Fantxo Hastaran en 2000, « Mauléon, cité basque multiculturelle... », Mauléon est basque évidemment mais aussi occitane et française, portugaise et autres, sans oublier l'origine espagnole des hirondelles qui est notre sujet.

Beaucoup de noms espagnols rappellent les localités d'où venaient les immigrants : Blasquiz pour le mont Blasquiz, ou encore Alastuey, Borau et Bescos, Villanua, des villages d'où étaient parties beaucoup d'hirondelles. On leur donnait le nom de leur village comme Maria de Burgui, Juana de Roncal, Manuela de Salvatierra et de Lorbes, Julia Pamplonesa... ». Il arrivait parfois que Schneider, le secrétaire de mairie de Mauléon à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, les orthographe mal. Pour faire enregistrer les naissances, il fallait le chercher au café du Commerce, voisin de la mairie. Allez savoir en quel état il revenait pour inscrire les noms à l'Etat-civil ! La petite histoire raconte qu'il se trompait souvent. Par exemple, trois frères furent nommés différemment : Blanzaco devint ainsi Blanco, Lanzaco ou Larranco...

Les Espagnols et les hirondelles dans les différents quartiers de Mauléon

Le développement de Mauléon à l'époque de l'industrie de l'espadrille a produit une répartition autant ethnique que sociale de la population.

Le vieux Mauléon au sud, correspond au quartier de la Haute-Ville. Ses grandes maisons anciennes entourent des halles du XVIIIe siècle. Au XIXe siècle, elles sont délaissées par la population locale qui descend vers la Basse-Ville et le gave le long duquel se construisent après 1880, les usines. C'est dans ces maisons que s'installent les familles nombreuses des Espagnols et les hirondelles. On peut parler d'un véritable quartier espagnol, un barrio depuis la maison Española jusqu'à celle de Planterose, que les habitants appellent la Jota Villa . On chantait et dansait en effet comme en Espagne.

On y mangeait les aliments de pauvres : caracoles-escargots, les migas faites de pain sec coupé en très fines tranches frottées à l'ail, avec de l'huile d'olive, frites dans de la graisse de mouton, de porc ou encore de tout autre animal ; la paella présente toujours aux fêtes du quartier en juin. Ce sont aujourd'hui des plats pour gastronomes.

Longeant le fronton de la haute-ville, l'ancienne rue du marché a été dénommée rue des Déportés après la guerre de 1939-45. De nombreux Espagnols habitaient là. Réfugiés de la guerre d'Espagne, certains s'engagèrent dans la résistance entre 1940 et 1944 et furent déportés comme on le verra, un peu plus loin. Du côté droit du fronton, des descendantes d'hirondelles ont érigé en 2001 un monument commémoratif des hirondelles conçu par le sculpteur Mathieu Schmitt. Une des dernières hirondelles Victorina Garcia habitant à Chéraute était présente à l'inauguration. Six autres stèles ont été érigées dans les villages espagnols d'où partaient les hirondelles comme Isaba, Fago et sur le chemin qu'elles empruntaient par le col

d'Ourdayté vers Ste-Engrâce

De l'autre côté du gave, sur la rive gauche du Saison, se trouve l'ancien bourg de Licharre. Mentionné déjà en 1470, réuni à Mauléon en 1841, peu avant l'industrialisation et le développement urbain. C'est au pied de la fontaine Saint-Jean, et du domaine religieux d'Aguerria tenu par les frères des Écoles chrétiennes, qu'on trouve les quartiers de Mendililia et « la ville en bois » : un quartier de maisons très pauvres qu'on appellerait aujourd'hui un bidonville. Ce quartier, aujourd'hui reconstruit en dur, s'était développé, à proximité des voies ferrées de la ligne Puyoo-Mauléon (à partir de 1887) et du tramway POM Mauléon-Tardets par lesquels arrivaient et partaient les marchandises des usines sandalières.

Enfin, entre la Haute-Ville et Licharre, on trouvait le Mauléon du quartier du Bout du Pont jusqu'à la Croix Blanche. Ce quartier, devenu plus tard la Basse-Ville, s'étendait depuis l'église de Berraute du XIIe siècle jusqu'au couvent des Capucins présents depuis 1669. Les deux furent reliés au XVIIIe siècle par une rue neuve, dénommée rue Victor-Hugo à partir de 1904. Les Espagnols qui descendaient de leur domicile de la Haute-Ville vers les usines, l'appelaient « Calle Major ». C'est de part et d'autre de cette rue que se construisirent après 1880 les grandes usines Béguerie, Cherbero, Bidegain et Bessouat où travaillaient les hirondelles.

Vies d'hirondelles et d'immigrés espagnols à Mauléon

Gaby Pascualena



Gaby Pascualena en 2000. Photo M. Bedaxagar.

La dernière hirondelle à avoir vécu à Mauléon est Balbina Alarcos. Venue à l'âge de 3 ans vers 1925-27 dans les bras de sa mère, elle est décédée en 2015. Je m'attarderai sur une autre ancienne hirondelle GABY PASCUALENA (décembre 1900-février 2002) qui a témoigné pour un journal régional en décembre 2000, à l'occasion de ses 100 ans. Elle raconte à Marcel Bedaxagar, « une vie en espadrilles » comme elle le fait aussi en 2001 dans l'ouvrage de Véronique Inchauspé publié par Ikerzaleak, « Mémoires d'hirondelles ». C'est le témoignage d'une ancienne ouvrière qui a travaillé 60 ans à l'usine Béguerie de 12 à 72

ans, et qui a pu profiter ensuite de 40 ans de retraite dont les 5 dernières années en maison de retraite.

« Mes parents étaient espagnols et venaient faire des saisons en France pour travailler dans l'espadrille. Nous étions 5 frères et sœurs qui sommes tous nés à la Haute-Ville » Nous avons bien là l'exemple de ces familles nombreuses et pauvres dont les enfants, avaient l'obligation de subvenir aux besoins de la famille en travaillant sitôt l'école obligatoire finie. Gaby ajoutait : « dès l'âge de 12 ans, j'ai commencé à travailler dans la fabrication de sandales, chez Béguerie ». Pour elle, le travail, c'était sa fierté, travailler pour elle, c'était l'usine et rien d'autre. Et, malgré ses 100 ans, elle se souvenait encore très facilement de ses débuts : « Je faisais dix heures par jour de travail. Dix heures... je gagnais 10 centimes de l'heure... c'était avant 14. Je ne me suis pas enrichie en travaillant, non... J'ai commencé à travailler à l'âge de 12 ans. Je me rappelle, le

lendemain de la communion, j'étais partie voir le patron parce que je voulais travailler. J'avais dit à sa bonne que je voulais voir le patron –« Et tu crois qu'on dérange un patron comme ça ? On ne le dérange pas comme ça », elle m'avait dit ». Et pourtant cette gamine de 12 ans est arrivée à parler à Louis Béguerie (1856-1920) et à pu travailler pendant 72 ans, ... chez ses fils Pierre Béguerie (1896-1965) et petit-fils Micky Béguerie (1925-2015), François et Jacques Béguerie.

Gaby déclarait encore : « On faisait le même travail que les adultes, parfois plus encore, sur des machines allemandes qui étaient formidables, on faisait des chaussures pour le monde entier.... Quand il y avait des patrons qui étaient en retard, de chez Béguerie, j'allais dans les autres usines pour donner un coup de main. Les patrons se prêtaient des ouvriers quand il y avait des commandes. Chez Cherbero, quand il pleuvait beaucoup, on ne pouvait pas travailler parce qu'il y avait des rochers qui empêchaient de travailler (l'usine ayant été construite sur le gave). Chez Béguerie, il y avait beaucoup de travailleurs. Et moi j'avais 12 ans. Et le soir, je portais encore du travail à la maison. Jusqu'à minuit je travaillais. J'étais piqueuse. Puis après, j'ai appris à travailler aux autres... En travaillant, c'était défendu de manger. Alors, moi, quand le patron venait, je me cachais avec les mains, comme ça. Son patron l'avait quand même à la bonne puisque, dénoncée, elle fut défendue par ce dernier qui répondit : « Oh, ça m'étonnerait, ça m'étonnerait qu'elle déjeune. »

Elle arrivait à se distraire pendant son travail puisqu'elle disait encore : « Et puis je dansais aussi en travaillant. Et là encore, à celui qui la dénonçait, le patron disait : « Qui l'a vue?... Écoute... Toi, tu l'as vue danser mais moi je ne l'ai pas vue, alors tu n'as qu'à aller lui dire toi-même ». Puis, il venait me dire qu'on me payait pour travailler et pas pour danser.... Moi, j'étais toujours la première à avoir fini. Pourtant, je n'avais pas le droit de travailler puisqu'il fallait avoir 14 ans. Alors un jour, le patron m'avait appelé au bureau. Je m'étais dit : « Il va me renvoyer » Et il me dit : « J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer » « Ah, une bonne nouvelle à m'annoncer ? » « oui, tu es la meilleure ouvrière de chez Béguerie. Alors du moment que tu es la meilleure ouvrière de chez Béguerie, tu vas être payée comme celles qui ont 20 ans ». Et moi qui croyais que c'était pour me renvoyer ! J'étais contente, eh, alors il me dit : « Tu es la plus jeune et tu es celle qui en fait le plus. Alors c'est normal que tu sois payée comme celles qui ont 18 ans » Il m'avait dit comme ça. J'étais fière, eh « Qu'est-ce que tu sais faire ? » me disait le patron. « Moi, je sais tout faire », je lui disais. Et il me croyait (rires) ; C'était à l'époque de l'exode vers l'Amérique, avant la guerre de 14, le travail ne manquait pas pour les femmes et les enfants : « Les hommes étaient tous partis à la guerre. On travaillait même le dimanche, en emportant du boulot à la maison ». Mais l'époque ne prêtait pas à rire, avec les noms de soldats morts à la guerre que l'on annonçait tous les jours. « L'homme avec lequel j'aurais dû me marier après la guerre a été tué. Depuis, je n'ai plus voulu me marier. Je préférais vivre avec mes parents ».

Sans mener une existence de recluse pour autant. En effet, Gaby aimait danser, surtout la jota lorsqu'elle se rendait en Espagne.... Elle l'a aimé le quartier de la Haute-ville, avec ses innombrables bistrotts et son marché. « Le mardi, tout le monde descendait de la campagne. Et ça chantait de partout, en basque, en français et en espagnol, parce qu'il y avait beaucoup d'Espagnols à la Haute-Ville, surtout l'hiver ! Mais le soir, les paysans rentraient sans le sou. Les hommes, ils « pintouquaient », les femmes faisaient leurs achats », disait-elle en riant. Pour elle, pas question de faire des dépenses incongrues. L'argent était plutôt rare dans une famille d'immigrés avec cinq enfants. Et lorsque ses parents sont morts - elle était encore jeune- Gaby Pascualena s'est réfugiée dans le travail. Pour devenir chef en fin de carrière. « J'enseignais le travail aux autres. J'aimais commander parce que je me commandais moi-même. Je ne

Les Hirondelles à Mauléon

supportais pas que les autres en fassent plus que moi, mais je n'admettais pas non plus qu'elles en fassent moins que moi ». Aussi dure avec elle qu'avec les autres, Gaby a ainsi travaillé jusqu'à l'âge de 72 ans. Soixante ans de labeur qu'elle aurait revécu si elle l'avait pu.

Pour elle, travailler, c'était l'usine et rien d'autre, ce qu'elle gardait en elle jusqu'à ce qu'elle entre en maison de retraite en février 1997, à 96 ans, après une longue vie dans le quartier de la haute-ville où elle vécut de 1900 à 1997. Cette maison de retraite, ce n'était pas vraiment son trip puisqu'en 2000, elle affirmait « ce n'est pas rose tous les jours », avant de reconnaître : « car j'ai mon caractère, moi aussi ». Sans doute le secret de sa longévité puisqu'elle disparaissait en 2002, à presque 102 ans.

Les Pérez, une famille d'hirondelles à Mauléon

Notre seconde BIOGRAPHIE SERA DOUBLE, CELLE D'UN COUPLE D'HIRONDELLES En effet, aux femmes Espagnoles, s'ajoutèrent aussi des hommes comme le déclarait au journal Miroir de la Soule en janvier 2002, Joseph « Txutxu » Seisdedos, autre fils d'hirondelle : « du village navarrais de ma mère, 5 ou 6 hommes étaient venus en même temps qu'elle, il en venait aussi d'Aragon, à l'exemple de mon père... bien sûr, ils ne trouvaient guère d'emplois dans les usines de Mauléon où la main d'œuvre était surtout féminine. On les recrutait comme bûcherons, leur lieu de travail, c'était la forêt où ils passaient la semaine et ils ne descendaient en ville que pour le dimanche, des conditions de vie si difficiles que les Souletins ne les auraient pas acceptées »

Cette vie très dure fut celle d'Eustaquio Pérez Orduna, natif d'Ustarroz en Navarre en 1897, venu à Mauléon vers 1920, à l'âge de 22 ans. Il devait rester à Mauléon jusqu'à son départ définitif en 1942 dans les conditions dramatiques que nous aborderons plus loin. D'après le témoignage de son fils Roman dans « Mémoires d'hirondelles », Eustaquio Pérez fut « berger tout gamin, il n'y avait (que) deux ou trois familles de riches à Ustarroz et, après les autres, ils étaient domestiques, alors les riches les prenaient tous gamins pour leur faire garder les troupeaux en montagne durant l'été... ils leur donnaient du pain et du suif pour faire les fameuses migas et quand il y avait un « mayoral » (c'était celui qui commandait les « chavales », les tout petits), ce mayoral mangeait mieux et puis, les restes, c'était pour les gamins, les gamins venaient en troisième position, ils passaient souvent après les chiens... » On comprend pourquoi ces jeunes Espagnols rêvaient de partir en France où ils vivraient mieux, tout en travaillant beaucoup comme le reconnaissait plus loin (p.14) l'intarissable Roman Pérez : « mon père a dû venir dans les années 20, il a fait un peu le bûcheron, il a travaillé aussi un peu à l'usine... il cassait aussi les cailloux pour faire les chemins... il travaillait là où il y avait du boulot ».

Et c'est à Mauléon qu'il devait rencontrer une autre native de son village natal, Victorina Olaverri, de 10 ans plus jeune que lui puisqu'elle naquit en février 1907 à Ustarroz (elle décédée en 1999 à Mauléon, à l'âge respectable de 92 ans). Elle était venue comme hirondelle à l'âge de 15 ans en 1928, et c'est donc à Mauléon qu'elle devait rencontrer Eustaquio Pérez qu'elle



Eustaquio Pérez dans les années 1930 et Victorina Olaverri dans les années 1990.

Les Hirondelles à Mauléon

épousait en 1930. Le couple eut deux fils : Roman en 1931 et Pierre en 1933. Toujours dans « Mémoires d'Hirondelles » (p.18), Roman devait présenter ainsi les premières années de Victorina Olaverri, travailleuse dès son enfance : A Ustarroz, « certaines filles travaillaient comme bonnes chez les (cinq ou 6 maisons de riches) ; manger, c'est sûr qu'elles mangeaient mieux qu'à la maison parce que c'étaient des familles riches, mais le travail était énorme, il fallait qu'elles nettoient leurs porcheries, les étables, il fallait qu'elles aillent en montagne semer les pommes de terre, puis laver le linge parce qu'à l'époque, il n'y avait pas de lavoir, donc il fallait qu'elles aillent à la rivière. Celui qui bougeait, c'était pour trouver du travail parce qu'ici il n'y avait pas de quoi manger... c'était une époque de misère », c'est pour cela que Victorina Olaverri eut à partir à 15 ans comme hirondelle, c'était l'aînée d'une famille nombreuse et, comme tant d'autres hirondelles, elle dut partir, âgée de seulement 15 ans pour ce si difficile voyage, qui lui fit découvrir « San José, la chapelle St-Joseph de Larrau, c'est là que ma mère passait ».

Et c'est aussi bien jeune, qu'elle se retrouva dans plusieurs usines mauléonaises. S'il rapportait plus, ce travail restait très dur comme le décrivait Roman : « Et les mains qu'elles avaient après, ma mère, elle avait des mains toutes nouées. Elle était monteuse et piqueuse... après, elle était devenue piqueuse. C'était moins pénible que monteuse. Pendant 25 ans, elle a travaillé chez Aguer. Alors là elle était monteuse, il paraît que c'était pénible :... elle me racontait souvent qu'ils mettaient les tiges autour d'une forme et puis elle cousait en bas avant de mettre la semelle.

« Et après, elle était piqueuse chez Appalaspé, et elle a fini chez Doyhenart, toujours dans l'espadrille, elle n'a travaillé rien que dans l'espadrille ». Et ce n'est qu'à 55 ans (en 1968, ayant commencé à l'âge de 15 ans, cela lui faisait 40 ans de travail d'usine), qu'elle eut l'occasion d'arrêter car, comme disait son fils Roman... « nous, quand on s'est marié, on lui a dit : « bon maintenant, il vaut mieux que tu te reposes et que tu nous gardes le petit, voilà ».

Roman insistait sur la dureté de ce travail, mais évoquait aussi quelques rares avantages : les déchets des espadrilles que récupéraient les ouvriers et ouvrières : « Quand on découpe les semelles à l'emporte pièce, il tombe des chutes... , les chutes, elles ne partaient pas à la décharge, on en faisait des ballots pour allumer le feu, pour faire la lessive sur un trépied, ça servait à faire un feu rapide... Ma mère, je me souviens le midi, elle rentrait de chez Aguer avec un paquet de cartons sous le bras, c'était donc les chutes des premières qui étaient taillées... Les premières, c'étaient des semelles de carton que l'on mettait à l'intérieur des sandales, ces chutes servaient à faire un feu en vitesse pour réchauffer la soupe qu'elle avait faite le matin ou la veille... Parce que sortir de l'usine à midi, monter à pied jusqu'à la Haute ville, au quartier du hameau, au quartier du moulin là-bas, préparer le repas et descendre pour être à 2 heures à l'usine , elle n'avait pas le temps de traîner, eh ! »

Témoignage admiratif d'un fils par rapport au dur travail de son hirondelle de mère. Et à ce dur métier d'ouvrière de Victorina Pérez devait s'ajouter le drame de se trouver veuve à 31 ans, chargée de deux fils de 13 et 11 ans qu'elle réussit à élever malgré le destin tragique du mari et père.

Eustaquio PEREZ, connu plusieurs arrestations puis la déportation dans les camps nazis, tout cela en raison de ses convictions et engagements politiques. En effet, cet ouvrier bucheron et cantonnier était en 1936, président de la section locale mauléonaise de la Fédération des immigrés espagnols. C'était donc l'année du Front populaire avec ses grèves ouvrières en France jusqu'à l'obtention des accords Matignon avec les congés payés. 1936 fut aussi l'année du début de la terrible guerre d'Espagne qui entraîna l'exil de tant de républicains

Les Hirondelles à Mauléon

fuyant la dictature franquiste. Comme Oloron et le triste camp de Gurs en 1939, Mauléon eut à accueillir de nombreux réfugiés et à les soutenir financièrement, par exemple en organisant des mascarades.

Ces spectacles permettaient de collecter de l'argent pour les réfugiés de plus en plus nombreux après la défaite des Républicains face aux franquistes en 1939. C'est la Retirada qui vit la France accueillir plus de 500 000 Espagnols.

Quelques mois après, en septembre 1939, la République française déclarait la guerre à l'Allemagne après l'invasion de la Pologne par Hitler et l'URSS de Staline. Le

gouvernement français interdit alors le PCF et fit arrêter les communistes comme à Mauléon le sympathisant et militant syndical Euztaquio Pérez . Cette arrestation aboutit donc à l'emprisonnement d'Eustaquio Pérez au Fort bordelais du Ha avant qu'il ne soit incorporé par obligation aux compagnies de travailleurs étrangers qui remplaçaient au travail les Français partis combattre. C'était avant la défaite de mai 1940 et la signature de l'armistice du 17 juin 1940.

Cette déroute permit à Eustaquio Pérez de revenir sur Mauléon après 1940, retrouver sa famille et lui permettre de vivre, bien qu'il restât toujours catalogué comme « rouge » par le nouveau régime de Vichy collaborant avec l'occupant allemand.



Roman Pérez lors de la cérémonie d'hommage aux déportés à Mauléon en 2016.

C'est pour cela que peu après l'arrestation d'un autre fils d'hirondelle, Txutxu Seisededos, porteur de tracts communistes, Eustaquio Pérez fut de nouveau arraché à sa famille mauléonaise le 28 août 1942, et emprisonné au camp du Vernet en Ariège. Il fut déporté au camp nazi de Mauthausen où il mourait à seulement 46 ans le 11 novembre 1944.

Son nom reste inscrit comme celui de bien d'autres déportés et résistants espagnols (Joseph Anso, et d'autres) sur le Monument aux Morts de Mauléon. Lors des



mascarade espagnole devant le garage Bière. Eustaquio Pérez debout au second rang en partant de la droite. Photo extraite de l'exposition d'Ikerzaleak, les hirondelles, 2004.

Les Hirondelles à Mauléon

Mais ces honneurs tardifs ne donnaient pas les moyens de vivre à Victorina Olaverri veuve Pérez à 31 ans, laquelle dut continuer à travailler encore 24 ans à l'usine pour assurer seule la subsistance et la scolarité de ses deux enfants orphelins de père à 13 et 11 ans. Roman, l'aîné, après sa scolarité à l'école de la Haute-Ville et ayant obtenu son brevet d'études au cours complémentaire de la Basse-Ville, grâce à l'instituteur Baqué, commença à travailler à l'usine dès ses 16 ans. D'abord 15 jours chez Elissabide puis un an chez Appalaspé avant de faire partie des 36 licenciés après la grande grève de 1950. Il retrouva du travail dans la très petite entreprise Montalibet puis dans la grande usine Béguerie dirigée par le docteur Henri Heugas, puis il choisit de s'orienter dans le bâtiment chez le plâtrier Lopez. Il arrivait sur ses 20 ans, l'âge pour un fils d'Espagnol encore de nationalité espagnole, de faire son service militaire, pas question pour lui de le faire dans l'Espagne franquiste mais en France où il fit 18 mois avec le régiment de parachutistes de Pau. Heureusement, il n'eut pas à participer à la guerre d'Algérie. Ce n'est qu'après 1955, au retour du service militaire, qu'il revint définitivement sur Mauléon pour reprendre son emploi de plâtrier. Il en passa le CAP et, après 8 ans au service de l'entreprise Lopez, réussit à monter sa propre entreprise, avant de racheter en 1975 la maison des notaires Sallaberry pour en faire un commerce de vêtements de sports renommé tenu par son épouse puis par son fils.

C'est dans cette maison qu'il recueillit sa mère, laquelle eut la chance de vivre avec son petit-fils et de connaître ses trois arrière-petits enfants, avant de disparaître en 1999. L'entreprise Pérez restaura la maison Planterose de la Haute-Ville qui accueillit tant d'hirondelles autrefois. Roman Pérez exerça aussi trois mandats de conseiller municipal chargé des travaux, s'engageant bénévolement auprès du SAM rugby, des Amis de l'Ecole Laïque, des associations patrimoniales Ikerzaleak en 1985, Amis du Château en 2006.

N'est-ce pas là un bel exemple de réussite sociale et citoyenne en France du fils d'Espagnols ! Dernière petite anecdote, il n'a obtenu la double nationalité qu'il y a trois ans seulement. Il fait remarquer qu'il était toujours considéré par la Justice française comme Espagnol, contrairement à son frère cadet qui, pour faire des études d'enseignement dans les années 1950, bénéficia de la demande de nationalité française que sa mère avait faite. Mais ni Victorina Pérez ni Roman Pérez ne pensèrent à faire cette demande, Roman Pérez étant déjà un des plus intégrés parmi les hirondelles et fils d'hirondelles de Mauléon. L'oubli est enfin corrigé.

Joël Larroque, Mauléon, Janvier 2017